

Discours fondateur du Vicomte Héricart de Thury

Messieurs,

Sœur de l'Agriculture, la science des jardins, l'Horticulture a, comme elle été cultivée et honorée dans les siècles les plus reculés ; comme elle, elle eut ses divinités, ses maîtres, ses poètes et ses historiens, et comme elle, enfin, elle est sans origine certaine. Cependant nous voyons dans le plus anciens, dans le premier de tous les livres, que l'homme, aussitôt qu'il fut créé, fut mis dans un jardin délicieux, dans le fameux jardin d'Éden, dont tant de savans ont vainement cherché à déterminer la situation, mais dont le nom hébreu, Eden vel Heden, indique un lieu délicieux planté d'arbres.

Les premiers peuples furent des peuples de pasteurs ; il est donc permis de penser qu'ils furent étrangers à l'art de cultiver les jardins. Cependant nous ne pouvons douter que les Hébreux, en quittant l'Égypte, où ils avaient puisé la connaissance des sciences et des arts qui y étaient déjà si bien cultivés, n'y aient également pris le goût des jardins, dont la belle vallée du Nil leur avait présenté de si beaux modèles, puisque l'Écriture parle souvent des jardins de Jérusalem, des jardins du Roi, et de la somptuosité des jardins de Salomon. Nous ignorons, il est vrai, en quoi consistait cette somptuosité ; mais nous ne pouvons douter qu'elle ne fût très-grande, puisque nous voyons le prophète Isaïe s'élever contre elle, et reprocher amèrement aux Hébreux l'amour de choix et de préférence qu'ils donnaient à leurs jardins, dont une des premières conditions était nécessairement l'abondance de l'eau ; Isaïe, dans sa sainte colère, les menaçant de devenir comme un chêne dont toutes les feuilles tombent, et comme un jardin qui est sans eau. Enfin, Messieurs, vous ne pouvez avoir oublié le trait de sagesse du jeune Daniel, qui sauva la chaste Suzanne, surprise au bain, dans le jardin de Joachim, son mari.

Nous n'arrêterons pas plus long-temps votre attention sur ces premiers jardins ; nous ne vous parlerons pas non plus de celui des Hespérides, de ses belles et enchanteresses jardinières, et de son horrible gardien ; mais nous vous rappellerons que nous devons à l'historien des premiers peuples héroïques, au prince des poètes, à Homère, un monument curieux de l'antiquité et de l'histoire des jardins de son temps, dans la description qu'il nous a donnée de celui d'Alcinoüs.

L'histoire nous a conservé le souvenir des merveilles de ces fameux jardins de Sémiramis, qui firent l'étonnement d'Alexandre lors de son entrée dans Babylone.

Les Rois de Perse et leurs satrapes se plaisaient à briller par les dépenses excessives qu'ils faisaient pour leurs jardins. On peut en juger par la magnificence que, suivant Xénophon, Pharnabase déploya dans ses jardins à Dascyle.

Pisistrate et Cimon avaient à Athènes de superbes jardins qu'ils rendirent publics, et dont ils permirent l'entrée à tous les citoyens, auxquels ils donnèrent même la permission de prendre tous les fruits qu'ils voulaient.

Pline le jeune, dans une de ses lettres à Apollinaire, nous donne une description détaillée des jardins des Romains, qui faisaient, à l'exemple des Grecs, leurs délices du jardinage, mais qui ne se contentaient pas, comme eux, de simples vergers, puisque, suivant Ammien Marcellin, instar villarum, quibus rivaria includi solebant ; et que même, suivant Pline, jam quidem hortorum nomine, in ipsâ urbe delicias, agros, villasque possident.

Ce fut Cn. Marius, dont il reste quelques lettres à Cicéron, qui, le premier, enseigna aux Romains les délices et les raffinemens du jardinage. C'est lui qui leur fit connaître l'art de greffer, de multiplier les plantes, les fleurs et les fruits étrangers. Marius avait écrit sur les jardins plusieurs livres, qui sont perdus, mais qui sont mentionnés dans Columelle.

Il paraît que généralement les Romains, sous le nom d'horti, exprimaient une maison de plaisance qui renfermait dans son enceinte des terres, des prés, des bois, des vignes, des vergers, des fleurs et des légumes. C'est dans ce sens qu'il faut prendre ces fameux jardins dont parlent les historiens, lorsqu'ils disent que rien n'approchait de la beauté et de la magnificence des somptueux jardins de Salluste, de Crassus, de Lucullus, de Pompée, de César, de Mécène, d'Agrippine, de Lamia, etc., que le luxe de ces vainqueurs du monde avait remplis des richesses de l'Asie et des dépouilles de l'univers.

Nous ne porterons pas plus loin nos recherches sur les jardins des anciens ; mais nous vous feront cependant remarquer, Messieurs, qu'ils étaient pour eux d'une telle importance, que le possesseur d'un jardin, hortus hæredium, était considéré comme un homme qui devait inspirer la confiance publique, et qu'il était jugé assez solvable pour ne pas avoir besoin de donner caution.

Chaque partie du jardin était sous la protection spéciale d'une Divinité : ainsi, Flore, Pomone, Vertumne, Hermès, Pan, Priape, les Faunes, les Sylvains, les Dryades, etc., devaient protéger les fleurs, les fruits, les arbres, les vergers, les bosquets, etc. L'Horticulture, avons-nous dit, a eu ses maîtres, ses poètes et ses historiens. En effet, Homère, Théophraste, Dioscoride, Xénophon, Virgile, Pline, Palladius et les auteurs de l'Économie rurale, nous ont fait connaître les jardins des anciens, leur culture et leur composition. Leurs préceptes ne sont certainement plus les nôtres dans toutes les parties du jardinage ; cependant, nous ne pouvons méconnaître que, sur plusieurs points, nous ne pourrions jamais mieux faire que de suivre leurs préceptes. Ainsi, les conseils qu'ils donnent pour le choix d'un jardinier sont ceux que nous donnerions aujourd'hui, et je doute même qu'à cet égard l'on puisse mieux dire que Xénophon, qui conseille de se méfier de ces jardiniers qui se vantent de tout savoir, ou qui préfèrent leurs intérêts à l'honneur et à leur réputation ; que l'habileté du maître fait les bons élèves ; enfin que l'ignorance est le plus grand défaut d'un jardinier ; la vigne d'un mauvais vigneron et les arbres d'un jardinier ignorant ne rapportant que des feuilles au lieu des fruits qu'ils auraient produits, s'ils avaient été bien taillés et bien dirigés.

In rebus agrestibus maxime officia juvenum et imperia senum congruunt, dit Palladius en parlant du choix d'un jardinier.

Nous trouvons également sur ce sujet dans Pline, Caton, Virgile, Columelle, des préceptes que nous pourrions rapporter et dont on ne saurait trop se pénétrer.

Il paraît, par différents passages des auteurs que nous venons de citer, que les anciens étaient pour le moins aussi avancés que nous dans la pratique du jardinage, quoique leurs moyens fussent bien différents : ainsi, nos instrumens sont en grande partie ceux dont ils se servaient, et l'on peut juger par ceux qui ont été trouvés dans les ruines de Pompeï, que plusieurs sont encore exactement ce qu'ils étaient alors.

Ainsi, la plupart de nos arbres fruitiers sont autant d'importations faites, par les anciens, des pays étrangers, acclimatés chez eux, et successivement répandus dans nos contrées, où nous les regardons comme indigènes ;

Ainsi, nos plantes potagères, nos légumes, nos fleurs et un grand nombre de nos plantes médicinales, ont été propagés et cultivés dans nos jardins, qui les ont reçus, à des époques très-reculées, de climats lointains.

C'est encore ainsi que nous retrouvons dans l'antiquité des découvertes que nous nous attribuons, à cause des perfectionnemens que nous y avons introduits quand l'invention et la première application appartiennent réellement aux anciens, qui les ont mises en usage : telles, par exemple, que nos serres chaudes, généralement regardées comme d'invention récente, tandis que nous en retrouvons la véritable origine dans les horti pensiles des Romains, espèces de jardins suspendus et ambulatoires, soutenus sur des roues, au moyen desquelles on les avançait en un lieu découvert pendant les beaux jours, et on les mettait à couvert pendant les

mauvais temps. Horti pensiles, dit Pline, rotis promovebantur ad solem, rursusque hibernis diebus, intrà specularium munimenta revocabantur.

Ces jardins étaient couverts de lames transparentes, très-probablement de verre au travers desquelles les rayons du soleil passaient et chauffaient les plantes. Pline distingue trop bien les pierres transparentes, diaphanes ou translucides, dont on couvrait quelques temples, tels que celui de la Fortune, d'avec le verre, vitrum specularium, pour laisser aucun doute à cet égard.

Il y a certainement bien loin de ces horti pensiles à nos serres chaudes ; mais telle est cependant la première pensée en l'origine : telles étaient les serres chaudes des anciens, qui avaient, comme nous, des fleurs, des légumes et des fruits en toute saison. Aussi Pline remarque-t-il qu'au moyen des horti pensiles on servait, toute l'année, des melons et des concombres sur la table des Empereurs

. Suivant Pacatus Drepanius, on aurait cru manquer, à Rome, aux règles de la civilité si, dans le sein même de l'hiver, on n'avait offert à chaque convive une couronne de fleurs, et si les roses ne nageaient pas dans le vin de Falerne ; enfin la mort de l'empereur Claude nous a révélé que les Romains cultivaient et servaient toute l'année des champignons sur leurs tables.

Après vous avoir parlé, Messieurs, de l'état de l'art du jardinage chez les anciens, nous croyons ne pouvoir nous dispenser de citer, parmi le grand nombre de poètes qui, chez les modernes, ont chanté les jardins, Pontanus, Vanière, Rapin, Milton, Thompson, Gesner, Tixell, Mason, Chabanon, Reucher, Delille, Castel, Saint-Lambert, Léonard, et parmi les maîtres ou historiens, le patriarche de notre agriculture, Olivier de Serres, la Quintinie, Liger, Duhamel du Monceau, Linné, Mollet, Boyceau, Groen, Wathely, le Blond, le Nôtre, Kent, Rozier, Miller, Parmentier, Roger-Schabol, Butret, Thouin, Calvel, Féburier, Poiteau, Vilmorin, Bosc, Dumont de Courset, Gauthier, Noisette, Morel, Girardin, Berthault, Curten et une foule d'autres que je regrette de ne pouvoir nommer.

Dans le nombre de ces auteurs, plusieurs ont donné des Traités particuliers, les uns sur la théorie, les autres sur la pratique du jardinage, et quelques-uns des Traités généraux sur l'une et l'autre partie ; tandis que d'autres n'ont écrit que sur diverses parties de l'art du jardinier, mais en les développant dans tous leurs détails, telles que : 1° les semis et les pépinières ; 2° les arbres fruitiers et leur taille ; 3° les arbres d'ornement ; 4° la construction et la direction des serres ; 5° les plantes potagères, les légumes ou les hortolages ; 6° les fleurs des parterres ; 7° enfin, la composition des jardins ou la partie architecturale ; partie toute nouvelle, étrangère aux anciens, basée sur la nature même des lieux ou du paysage, et qui exige à-la-fois le goût, l'étude, le dessin et des connaissances aussi variées qu'approfondies.

Dans tous les temps et dans tous les pays, les hommes les plus célèbres, les plus grands capitaines, les princes et les Rois se sont livrés avec délices, et souvent avec passion, à la culture des plantes et des jardins. Ainsi nous citerons l'empereur Dioclétien,

Qui se fit jardinier pour trouver le bonheur

le Grand Condé, qui se plaisait à cultiver des fleurs ; Louis XIV, qui souvent lui en envoya et qu'il avait lui-même élevées à son intention.

Descartes, qui se livrait avec une égale ardeur à la science des astres et à la culture des fleurs de son jardin, et qui souvent, la nuit, quittait ses observations célestes pour étudier le sommeil et la floraison de ses plantes avant le lever du soleil.

Le Grand Frédéric, qui mettait au nombre de ses plus douces jouissances le plaisir de faire lui-même des semis, des greffes et des plantations dans ses jardins de Sans-Souci.

Enfin, Louis XV, qui cultivait à Trianon des plantes dont il envoyait au célèbre Linné des graines récoltées de ses propres mains.

L'Horticulture, comme toutes les sciences, a eu ses favoris et ses écrivains ; souvent ces amateurs ont poussé jusqu'à l'extravagance l'amour de la rareté et des

jouissances exclusives ; mais nous devons leur savoir gré des dépenses dans lesquelles les a entraînés cette passion, d'ailleurs bien innocente, quand nous considérons les progrès et les nombreuses découvertes dont nous leur sommes particulièrement redevables ;

En effet, la science horticulaire a fait des progrès d'autant plus rapides, que ceux qui s'y livraient par goût ou par état ont senti que le travail du jardinier, abandonné à lui-même, ne pouvait suffire à leurs vues ; que l'expérience a besoin d'instruction, et que la pratique du jardinage, comme en général tous les arts et toutes les branches de l'industrie agricole ou manufacturière, doit être dirigée par les lumières de la théorie, pour suivre avec succès un art dont la culture est si variée, les besoins si multipliés, les pertes si fréquentes et si essentielles à réparer promptement et économiquement. Aussi, l'Horticulture a-t-elle dû appeler, et a-t-elle en effet appelé à son secours, les sciences qui peuvent lui donner le moyen de satisfaire à ses demandes journalières, et dont le concours lui est essentiellement nécessaire, telles que la botanique, la physique, la chimie, la minéralogie, la mécanique, l'hydraulique, l'architecture, l'entomologie, etc..

Mais, nous dira-t-on, quelle est donc cette science des jardins ? Quel est donc le domaine de l'Horticulture, si elle a besoin de tant de lumières et du concours de tant de sciences diverses ? Messieurs, l'Horticulture, telle que nous l'entendons, n'est pas l'art du simple jardinier des anciens et même des siècles derniers ; elle est une science réelle, une des plus belles que l'homme puisse acquérir, qui est malheureusement encore dans un tel état d'enfance, qu'il se trouve peu de maîtres pour l'enseigner et peu de disciples pour l'apprendre ; enfin l'Horticulture est une science qui exige des études suivies et variées, qui a des rapports directs avec la médecine, la pharmacie, la botanique et les diverses branches de notre économie rurale, puisqu'en classant méthodiquement tous les écrits, ouvrages ou traités qui ont été publiés sur sa théorie, sa pratique ou ses diverses parties, on voit que l'étendue de son domaine se divise naturellement en sept parties bien distinctes ; savoir :

1° Le jardin potager ou légumier, connu dans les environs de Paris sous le nom de marais ou jardin maraîcher ;

2° Le jardin fruitier et les vergers ;

3° Le jardin à fleurs, dans lequel se trouvent l'orangerie et les serres ;

4° Le jardin botanique et le jardin médical ;

5° Le jardin régulier, dit l'ancien jardin français ;

6° Le jardin paysager, dit le jardin anglais ou le jardin chinois ;

7° Enfin le jardin pépiniériste, ou la pépinière et les semis.

Après cet exposé de la division de l'Horticulture, il vous sera facile, Messieurs, de voir et de juger quels sont les devoirs, quelles sont les obligations que vous allez contracter, en vous réunissant, avec l'approbation du Gouvernement, pour propager et encourager, par les leçons d'une sage théorie, la pratique de la science des jardins, de cet art charmant, né du travail le plus opiniâtre et de la plus heureuse industrie.

Cultivée en France avec le plus brillant succès par un grand nombre d'amateurs, l'Horticulture n'avait pas encore chez nous de centre et de réunion, où, à l'instar des Sociétés horticulaires des pays voisins, ses amateurs pussent réciproquement s'éclairer et se communiquer leurs observations, leurs richesses et leurs besoins ; et cependant nul pays peut-être, par sa situation et par la diversité des climats que présentent ses différentes régions, nul pays peut-être n'est plus propre à former l'établissement théorique et pratique d'une Société d'Horticulture.

À cet égard, la France, ce pays où les sciences et les arts ont fait depuis un demi-siècle des progrès si rapides, la France ne pouvait rester en arrière. Amis des jardins, des vergers et des fleurs, vous vous êtes réunis, Messieurs, pour faire cesser une telle exception. C'est donc à vous que la France devra sa première

institution d'Horticulture et tous les encouragements comme tous les exemples que l'art peut et doit attendre d'un établissement essentiellement consacré à son perfectionnement et à ses progrès.

Messieurs, de grands exemples d'encouragement ont déjà été donnés chez nous à l'économie rurale et à la science des jardins, et jamais nous n'oublierons que c'est à Henri IV que nous devons l'excellent Théâtre d'agriculture d'Olivier de Serres, et qu'après avoir éteint les guerres civiles, ce Roi vraiment Roi, pour encourager dans son Royaume l'éducation des vers à soie, fit établir sous ses yeux des pépinières de mûriers dans ses jardins de la Flèche, de Vendôme et des Tuileries, tout en y cultivant lui-même

Le myrthe et le laurier, tous deux chers aux Bourbons ;

Que Louis XIII fut le fondateur du Jardin du Roi et de son riche Musée d'histoire naturelle ;

Que Louis XIV, pour encourager les études d'horticulture, fonda, par les conseils de le Nôtre et de la Quintinie, une direction des jardins fruitiers et potagers de toutes ses maisons royales, avec ordre d'y établir des écoles de jardiniers ;

Que Louis XV, fondateur de la Société royale et centrale d'Agriculture, établit la pépinière du Roi au faubourg du Roule, établissement alors unique, qui fut le modèle de toutes les pépinières successivement établies depuis, et qui a tant contribué à répandre en France le goût des plantations ;

Que Louis XVI, qui rédigea lui-même les instructions de l'infortuné de la Pérouse, lui avait spécialement recommandé de rapporter en France toutes les graines et les fruits des plantes et des arbres des pays qu'il devait parcourir ;

Que Louis XVIII, qui réorganisa la Société royale d'agriculture et lui rendit l'entrée du cabinet de nos Rois, prérogative que lui avait accordée Louis XV, fit établir, à son retour en France, des pépinières pour repeupler et regarnir toutes les forêts royales ; Enfin, que votre Société aura été créée et organisée sous le règne de Charles X, auquel nous devons notre nouveau Code forestier et la ferme expérimentale connue sous le nom d'Institution agronomique de Grignon.

Déjà, Messieurs, de nombreuses Sociétés d'Horticulture sont établies dans les autres états de l'Europe et de l'Amérique, et plusieurs ont recueilli les fruits de leurs utiles travaux : ainsi les villes de Londres, de Pétersbourg, de Berlin, de Bruxelles, de Gand, de Harlem, de Louvain, de Tournay, de Bruges, de Courtray, de New-York, etc., etc., ont organisé de semblables associations ; plusieurs sont richement dotées ; quelques-unes possèdent de vastes jardins et de belles serres chaudes, et toutes font chaque année des expositions des plantes les plus rares de leurs serres et de celles des amateurs de ces villes, en décernant des prix et des médailles à ceux qui produisent les fleurs les plus belles ou les plantes les plus utiles.

Réunissant parmi vous, Messieurs, avec les membres des sections de botanique et d'économie rurale de l'Académie des Sciences, ceux de la Société royale et centrale d'agriculture, enfin un grand nombre de botanistes distingués, d'amateurs, de directeurs et de propriétaires des plus belles serres et des premières pépinières de France, telles que les jardins de Fromont de notre confrère M. le chevalier Soulange Bodin, président de la Société linnéenne, le magnifique établissement et les belles serres chaudes de M. Boursault, les pépinières de MM. Cels et Noisette, celle du Luxembourg, etc., etc., vous pourrez vous flatter d'obtenir promptement les mêmes succès que ces diverses Sociétés, avec lesquelles vous devrez vous mettre en relation. Comme elles, vous propagerez le goût de l'Horticulture ; comme elles, vous porterez l'instruction dans la classe laborieuse de nos jardiniers, qui ne demandent qu'à être éclairés. Enfin, par vos travaux, vous prouverez, Messieurs, que votre Société est digne de la protection spéciale de Charles-le-Bien-Aimé, notre Auguste Souverain, et d'obtenir la faveur d'être instituée Société royale d'Horticulture d'un Monarque protecteur des sciences et des arts, que la Société horticultrice de Londres se glorifie de compter à la tête de ses correspondants.